

Louis Hémon et *Maria Chapdelaine* Deux centenaires à célébrer

Aurélien Boivin

Numéro 117, printemps 2014

1914. Une année mémorable

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71622ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boivin, A. (2014). Louis Hémon et *Maria Chapdelaine* : deux centenaires à célébrer. *Cap-aux-Diamants*, (117), 4–9.

LOUIS HÉMON ET MARIA CHAPDELAINÉ DEUX CENTENAIRES À CÉLÉBRER

par Aurélien Boivin

Deux anniversaires importants ont marqué la fin de l'année 2013 et marqueront le début de l'année 2014. Il y a eu 100 ans, le 8 juillet dernier, que Louis Hémon, le célèbre auteur de *Maria Chapdelaine*, a été victime d'un accident tragique, à peine âgé de 33 ans, fauché, selon la version officielle, par la locomotive n° 1226 du Canadian Pacific Railway, à Chapleau, Ontario. Il déambulait alors sur la voie ferrée en compagnie d'un voyageur australien sans doute rencontré au hasard de son errance, lui qui avait déjà annoncé à sa mère qu'il se rendait depuis Montréal faire la moisson dans l'Ouest canadien, une région qui le fascinait. On a trouvé, dans les poches de son pantalon, un récépissé de l'envoi d'un tapuscrit à sa famille à déposer dans une valise qu'il avait envoyée à Paris, peu avant son départ de Londres, et un autre au journal parisien *Le Temps*. Ces deux copies de tapuscrit, c'est *Maria Chapdelaine*, publié en feuilleton dans ce quotidien, du 27 janvier au 19 février 1914, il y a donc exactement 100 ans cette année. Ce roman, on le sait, a connu une fortune considérable à travers la francophonie. Publié en volume en 1916 chez l'éditeur montréalais Joseph-Alphonse LeFebvre, avec des illustrations du peintre québécois Marc-Aurèle Suzor-Côté, puis chez l'éditeur parisien Bernard Grasset, inaugurant en 1921 la célèbre collection des « Cahiers verts », que dirige l'écrivain Daniel Halevy, *Maria Chapdelaine* connaîtra une large diffusion : près d'une centaine d'éditions en français et des traductions en 25 langues au moins, en plus d'être l'objet de trois adaptations cinématographiques et de quelques pièces de



Maria Chapdelaine chez Neilson, en 1934.

théâtre, sans parler de suites, que lui ont données des écrivains québécois et français, dont *La promesse du Lac* et *Maria* de Philippe Porée-Kurrer, romans réédités récemment chez l'éditeur saguenéen Jean-Claude Larouche, qui a même préparé une édition sous boîtier, avec en prime le roman de Hémon.

Avant d'aborder ce célèbre roman, qui a fait couler beaucoup d'encre de part et d'autre de l'Atlantique, et de tenter de trouver une réponse à ce retentissant

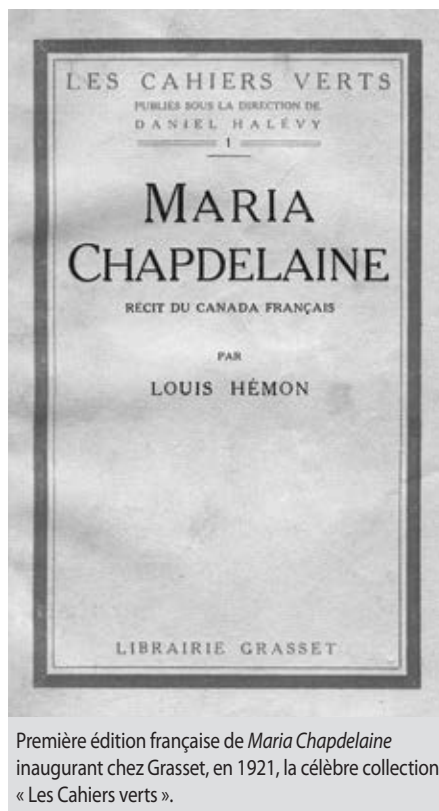
succès international, il convient d'abord de rappeler la mémoire de son auteur, lui qui a été occulté au point que l'on a créé, en 1938, à Péribonka-du-bout-du-monde, le Musée Maria-Chapdelaine. Ce n'est qu'en 1986 qu'il sera rebaptisé Musée Louis-Hémon.

L'HOMME

Louis Hémon, troisième et dernier enfant de Félix Hémon, professeur de lettres, écrivain, inspecteur d'académie et, un

temps, directeur de cabinet du futur président de la République Armand Fallières, alors ministre de l'Instruction publique, et de Louise-Marie Le Breton, est né à Brest, le 12 octobre 1889. Il appartient à une famille célèbre : outre son père, qui a connu une brillante carrière tant dans les lettres que dans l'enseignement public, un oncle, au même prénom que le sien, fut journaliste et sénateur; un autre, Prosper, fut un éminent professeur d'histoire; l'oncle Charles s'est illustré dans les colonies, où l'a suivi le frère de l'auteur de *Maria Chapdelaine*, Félix, mort au retour d'une campagne en Indochine, en 1902. Louis Hémon a deux ans quand ses parents s'installent à Paris, où il fréquente le lycée Louis-le-Grand. Bachelier en 1897, il s'inscrit à la Sorbonne, obtenant, en 1901, une licence en droit et un diplôme en langue annamite décerné par l'École nationale des langues orientales vivantes en vue de son entrée à l'École coloniale, projet qui avortera.

Après son service militaire à Chartres, en 1902, il s'exile à Londres, peut-être à la suite d'une mésentente avec son père, où il occupe diverses fonctions dans l'import-export en raison de sa maîtrise de l'anglais. Il participe, fin 1903, à un concours organisé par le journal sportif parisien *Le Vélo*, qu'il remporte avec un texte, « La rivière », paru dans le journal le 1^{er} janvier 1904. Il y publiera par la suite une cinquantaine de récits et plus de 150 chroniques sportives, que j'ai réunis dans le tome II de ses *Œuvres complètes*, paru chez Guérin littérature, en 1993. C'est aussi à Londres qu'il écrit d'abord des nouvelles, dont l'une, « Lizzie Blackston », publiée en feuilleton dans *Le Temps*, du 3 au 8 mars 1908, nouvelle qui sera incorporée au recueil *La belle que voilà...*, paru chez Grasset, en 1923, puis trois romans écrits à Londres entre 1907 et 1911, et publiés après *Maria Chapdelaine*, soit *Colin-Maillard*, en 1924, *Battling Malone, pugiliste*, en 1925, et *Monsieur Ripois et la Némésis*, en 1950 seulement. Le premier de ces romans raconte la longue et lente recherche de liberté et de vérité du héros Mike O'Bradley,



Première édition française de *Maria Chapdelaine* inaugurant chez Grasset, en 1921, la célèbre collection « Les Cahiers verts ».

le deuxième, la montée rapide puis la chute vertigineuse d'un boxeur anglais, qui donne son titre au roman, et le troisième, les fresques d'Amédée Ripois, exilé de nationalité française à Londres, comme le romancier, égoïste et sensuel, vaniteux et cruel, qui rêve de conquérir toutes les femmes qu'il croise dans les rues de la ville. En 1927, Grasset publie pour ses amis une édition limitée d'*Itinéraire*, le récit de voyage de l'écrivain « au pays de Québec », où il est arrivé le 18 octobre 1911. En 1968, paraîtront *Lettres à sa famille*, réunies par Nicole Deschamps, les *Récits sportifs*, recueillis, annotés et présentés par Aurélien Boivin, qui a aussi publié une édition annotée en trois tomes des *Œuvres complètes de Louis Hémon* (1990-1995). C'est donc dire que toutes les œuvres de l'auteur ont été publiées à titre posthume.

MARIA CHAPDELAINÉ

Le jour de son anniversaire, le 12 octobre 1911, Louis Hémon est monté à bord du *Virginian*, un navire qui se portera au secours du *Titanic* dans la nuit

tragique du 15 avril 1912, et débarque à Québec, une semaine plus tard. À son arrivée, il est frappé par la dualité de la ville de Samuel de Champlain, bien française dans un continent pourtant anglophone. Il ne s'explique pas que la langue française ait survécu sur un territoire que la France, son pays, a abandonné presque un siècle et demi plus tôt. Il est conquis par la vieille ville, qu'il décrit dans son journal, de même que par le « doux » parler de ses habitants, qui n'est pas sans lui rappeler celui de ses grands-parents. Il loue haut et fort les Canadiens français qui ont su se maintenir, et, telles des sentinelles, protéger et répandre sur le continent américain la civilisation française héritée des aïeux. Il est ému quand, au cours de ses promenades, il contemple avec fierté la majesté des noms français « qui s'étalent au front des magasins et paraissent plus intimement et plus uniformément français que ceux de France » (*OC*, III, p. 197). Il est charmé par le doux parler français, par sa musicalité aussi, comme il le montrera encore dans *Maria Chapdelaine*, un hymne à la survivance de la race et de la culture françaises en terre américaine. L'intrigue du roman de Hémon, qui s'amorce sur la place de l'église de Péribonka, se déroule selon le rythme des saisons, du printemps 1908 au printemps de 1909, comme le laissent entendre quelques annotations temporelles, dont celle de la veillée qui réunit, dans la maison des Chapdelaine, de l'autre côté de la rivière Péribonka, à une dizaine de milles du village, les trois prétendants à la main de Maria. Cette visite mémorable, aux yeux de la mère Chapdelaine, a lieu le samedi 25 juillet, et est suivie, le lendemain, fête de sainte Anne, de l'échange de promesse dans le champ de bleuets entre Maria et François Paradis. Selon le calendrier universel, ces deux dates tombent un samedi et un dimanche en 1903, date à rejeter, car le portrait du pape Pie X, qui a été élu à ses fonctions le 4 août 1905, trône déjà dans la maison de la cousine qui accueille Maria et son père, au sortir de



Maria Chapdelaine, collection « Le livre de poche », chez Grasset, en 1972, avec, en couverture, une carte d'un coin de l'Alaska! Pérignon aurait donc déménagé plus au nord.

la messe, de bonne heure le printemps. Ce ne peut être 1914, date postérieure à l'écriture du roman. Il ne reste donc que 1908, année qui marque aussi la fin de la construction de l'église de Saint-Prime, ainsi que l'indique le narrateur omniscient, au début du chapitre 2.

Il est possible de résumer l'intrigue en insistant uniquement sur le personnage de Maria, l'héroïne, qui garde le silence presque tout au long du roman, tant elle est discrète. De retour d'un séjour chez des parents à Saint-Prime, Maria rencontre François Paradis, un coureur des bois originaire de Mistassini, qui est loin de la laisser indifférente. Quelques mois plus tard, elle revoit ce prétendant, qui parvient à lui arracher un aveu, lui promettant même de l'épouser, quand il reviendra des chantiers au printemps. Maria attend patiemment son retour et, pour que son vœu se réalise, récite, la veille de Noël, les mille Ave, au moment même où François Paradis le téméraire, parti à pied du chantier pour la revoir aux Fêtes, s'égare dans la forêt, surpris par une violente tempête de neige. La jeune fille apprend la tragédie de la bouche même

d'Eutrope Gagnon, un jeune défricheur établi sur la terre voisine de celle de son père. Elle pleure son deuil et se révolte contre la terre ingrate et le froid de ce pays hostile et meurtrier qui ont anéanti ses rêves. Elle doit se résigner, peu après la mort de sa mère, à refuser l'invitation de suivre Lorenzo Surprenant, qui a quitté le village pour s'établir aux États-Unis, et à promettre d'épouser Eutrope Gagnon, « le printemps d'après ce printemps-ci, quand les hommes reviendront du chantier pour les semailles » (OC, III, p. 399).

Maria s'éveille à l'amour en même temps que le réveil de la nature au printemps, un printemps différent de tous les autres, « depuis le commencement du monde » (OC, III, p. 252), un printemps qui lui donne « une impression confuse que commençait une étape de sa vie à elle où [Eutrope] n'aurait point de part » (OC, III, p. 251). Mais ce bonheur avec un coureur des bois est impossible, car une voix, alors qu'elle guette la cuisson du pain, lui « a chuchoté longtemps que le monde et la vie étaient des choses grises. La routine du travail journalier, coupée de plaisirs incomplets et passagers; les années qui s'écoulaient, monotones, la rencontre d'un jeune homme tout pareil aux autres, dont la cour patiente et gaie finit par attendrir; le mariage, et puis une longue suite d'années presque semblables aux précédentes, dans une autre maison : c'est comme cela qu'on vit, a dit la voix » (OC, III, p. 293-294). Dès lors, on sait que Maria ne pourra épouser celui qu'elle aime, François Paradis, le coureur des bois, pas plus que Lorenzo Surprenant, l'exilé. Aucun de ces deux jeunes hommes n'est « tout pareil aux autres », des défricheurs qui ont pris feu et lieu sur une terre. Pointe donc un drame qui finira par se produire, avec la mort de celui qu'elle aime vraiment et qu'elle continuera d'aimer malgré la promesse qu'elle fait à Eutrope Gagnon, non sans qu'elle se soit révoltée, reprochant à son Créateur et à la Vierge, qu'elle avait pourtant implorée, de ne pas avoir aidé son amoureux à se relever de la neige

et à retrouver son chemin. Elle ne manquera toutefois pas, en fille obéissante, de demander pardon pour son égarement, elle qui pense avoir été une véritable impie. Elle obéira finalement aux voix « du pays du Québec », qui se font entendre à la fin du roman, les voix de la conscience, et acceptera de rester parmi les siens pour poursuivre la mission qui lui était assignée, après la mort de sa mère, de perpétuer la race.

L'APPORT DE LOUIS HÉMON

Contrairement aux romanciers québécois de la terre, Louis Hémon pose le problème de succession d'une tout autre manière. Il n'oppose pas les espaces, la campagne à la ville. Jamais il ne condamne Lorenzo Surprenant, qui a vendu la terre de son père pour aller gagner sa vie dans les manufactures de la Nouvelle-Angleterre, où il semble bien se tirer d'affaire. Il oppose plutôt – et il est le premier à le faire – les nomades et les sédentaires, ainsi que le confirme ce passage : « C'était l'éternel malentendu des deux races : les pionniers et



Édition de poche chez Boreál, en 1983, avec en couverture la photographie de la comédienne Carole Laure, dans le rôle de l'héroïne de Hémon, dans le film de Gilles Carle.



Édition Guérin (1998), avec en couverture une illustration de l'héroïne récitant les mille Ave, œuvre de Marc-Aurèle de Foy Suzor-Côté, illustrateur de la première édition en volume (1916) du roman de Hémon.

les sédentaires; les paysans venus de France, qui avaient continué sur le sol nouveau leur idéal d'ordre et de paix immobile, et ces autres paysans en qui le vaste pays sauvage avait réveillé un atavisme lointain de vagabondage et d'aventure » (OC, III, p. 256-257). Six mois à Péribonka ont suffi pour qu'il perçoive cette opposition.

Hémon, on le sait, a voulu, avec *Maria Chapdelaine*, rendre hommage à la détermination, au courage des Canadiens français, qui, malgré l'adversité et l'abandon dont ils ont été victimes, se sont maintenus et enracinés : « C'est pourquoi, de préciser la troisième voix, il faut rester dans la province où nos pères sont restés, et vivre comme ils ont vécu, pour obéir au commandement inexprimé qui s'est formé dans leurs cœurs, qui a passé dans les nôtres et que nous devons transmettre à notre tour à de nombreux enfants; au pays de Québec rien ne doit mourir et rien ne doit chan-

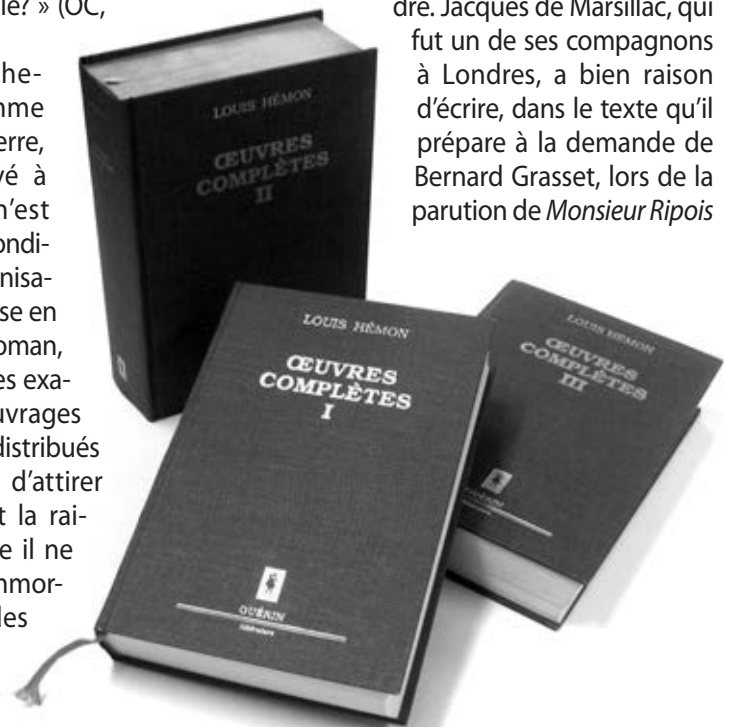
ger... » (OC, III, p. 396). Louis Hémon ne pouvait agir autrement et se devait de faire mourir François Paradis, car, pour assurer la survie de cette race qui s'est maintenue, il est nécessaire, obligatoire même, de prendre feu et lieu, ce que refuse catégoriquement le coureur des bois, qui s'est débarrassé de la terre de son père, préférant le travail dans les chantiers et le commerce avec les Indiens, refusant ainsi de « gratter toujours le même morceau de terre, d'année en année, et rester là, je n'aurais jamais pu faire ça de tout mon règne : il m'aurait semblé être attaché comme un animal à un pieu » (OC, III, p. 256), avoue-t-il à la mère Chapdelaine. Voilà une déclaration qui ne rencontre pas, loin de là, les rêves de cette mère sédentaire, qui ne peut comprendre que l'on puisse refuser de vivre sur « un beau morceau de terrain planche dans une vieille paroisse, du terrain sans une souche ni un creux, une bonne maison chaude toute tapissée en dedans, des animaux gras dans le clos ou l'étable [...] y a-t-il rien de plus plaisant et de plus aimable? » (OC, III, *ibid.*).

Mais le défrichement, tout comme la culture de la terre, n'est pas réservé à tous. Hémon n'est pas un apôtre inconditionnel de la colonisation. Il fait une mise en garde, dans son roman, et veut corriger les exagérations des ouvrages de propagande distribués à l'étranger afin d'attirer des colons. C'est la raison pour laquelle il ne manque pas d'immortaliser l'échec des trois Français, un père, accordeur de piano, et ses deux fils, mal préparés à s'occuper d'une terre qu'ils ont acquise de Lorenzo Surprenant. Rien n'est gratuit pour le défricheur dans une

région à peine ouverte à la colonisation, le travail est ardu et le climat, rigoureux. Certains critiques et des membres de l'élite clérico-bourgeoise ont reproché au romancier de nuire à l'immigration et, partant, au développement économique du Québec. N'est-ce pas accorder une grande importance à un roman, qui, il faut encore le préciser, s'adresse avant tout, non pas aux lecteurs de ce côté-ci de l'océan, mais aux Français, ainsi que le prouve toutes sortes de renseignements et de définitions, disséminés çà et là dans l'intrigue, et qui sont déjà connus des Canadiens français?

LA GRANDE FORTUNE DU ROMAN

On peut certes s'interroger sur les raisons du succès de *Maria Chapdelaine*, un roman qui a conquis, touché des millions de lecteurs et lectrices depuis maintenant 100 ans. Il faut d'abord reconnaître que Hémon se révèle, dans son roman, comme dans ses autres œuvres, un observateur des plus fidèles des milieux et des réalités qu'il a voulu peindre. Jacques de Marsillac, qui fut un de ses compagnons à Londres, a bien raison d'écrire, dans le texte qu'il prépare à la demande de Bernard Grasset, lors de la parution de *Monsieur Ripois*



Photographie des trois tomes des *Œuvres complètes* de Louis Hémon publiés chez Guérin littérature (1990-1995). Édition préparée, présentée et annotée par Aurélien Boivin.

et *la Némésis*, en 1950 : « C'était comme un miroir qu'il tournait vers un incident, une classe sociale, des personnages. Il notait avec fidélité ce qu'il voyait, réservant seulement le choix du moment, de la lumière, du climat et l'assaisonnement d'un grain de philosophie et d'une pensée d'humour. » Les défenseurs de sa célèbre œuvre ont beaucoup insisté sur son souci d'authenticité et d'objectivité, qualités qui contrastent avec les exagérations et l'utopie des romanciers de l'époque, qui ne négligent rien pour faire triompher leur thèse : le salut par la terre. Hémon n'a jamais voulu défendre la cause de la colonisation. Il s'est donné pour but de rendre hommage aux Canadiens français qu'il admire pour leur courage et leur persévérance : « Nous sommes venus il y a trois cents ans, et nous sommes restés. » (OC, III, p. 395). Si ses dénigreur avaient lu son journal de voyage, ils n'auraient jamais écrit qu'il avait ridiculisé les Canadiens français. En mettant en scène Samuel Chapdelaine, il n'a jamais voulu dresser le portrait de tous les Canadiens français. Il a opté pour un type, celui du défricheur, qu'il a pu admirer, lors de son séjour à Péribonka, et qui a su composer avec la nature et les vastes étendues de forêts, inhumaines, meurtrières même, dans un pays de neige et de froid. Si des critiques ont été sévères à l'égard de l'œuvre maîtresse de Louis Hémon, certaines l'ont acclamée. Une mise au point me semble nécessaire : il est faux d'affirmer, comme on l'a fait, qu'au Québec on a dû attendre que parviennent depuis la France les éloges souvent dithyrambiques de quelques critiques, dont celle du romancier René Bazin, au moment de la parution de *Maria Chapdelaine*, en 1921, pour reconnaître la valeur et la qualité de l'œuvre. Ernest Bilodeau, quelques semaines seulement après la parution du roman chez l'éditeur montréalais J.-Alphonse LeFebvre, le 5 décembre 1916, est catégorique : « [...] ce bref et simple roman est une manière de chef-d'œuvre, quant à la forme et sous le rapport de la pré-

sion et de la vérité d'observation ». Rien de moins. L'auteur, poursuit-il, un Français, « a su <comprendre> le pays et ses honnêtes et pittoresques populations ». Et il conclut, après avoir longuement résumé l'intrigue, tout en déplorant le portrait que le romancier donne du curé de Honfleur, trop fruste à son goût : « En résumé, voilà l'un des plus beaux livres qui aient été écrits sur les défricheurs du Canada français [... Cette] œuvre vivra dans la littérature canadienne en même temps que [le] souvenir [de son auteur] sera pieusement conservé tant par les braves gens qui l'ont connu de son vivant, que par les lecteurs innombrables que ne manquera pas d'avoir son livre honnête et véridique. » Certes, tous les commentateurs n'ont pas versé dans de telles louanges. Qu'il suffise de rappeler la critique sévère d'Ubaldo Paquin, publiée dans *Le Nationaliste* puis reproduite dans *L'Action catholique*. Après avoir rappelé deux jugements, qu'il juge faux, de Louis-Athanase David, il soutient que l'œuvre de Hémon « nous a causé un tort incalculable. Elle a donné raison à ceux qui nous traitaient de scieurs de bois et de porteurs d'eau, puisqu'ils y ont vu ou ont cru y voir le portrait fidèle de toute une race, approuvé par cette race même qui en fait son livre de chevet ». Il est d'avis que Hémon, par ses nombreuses exagérations et faussetés, « a voulu se moquer de nous [et] il y a réussi ». Selon lui, ce roman a été exalté à tort par nos critiques, en particulier les critiques français, qui ont fait preuve d'ignorance. François



Médaille frappée par la compagnie Lombardo pour souligner le cinquantenaire du décès de Louis Hémon, en 1963. (Coll. privée).

Veillot répond longuement à cette critique, dans *L'Action catholique*, insistant sur le fait que, à son avis, l'œuvre traduit « ses propres visions canadiennes par l'hommage que [Hémon] rend à la fidélité de nos souvenirs. Il vous montre inévitablement attachés, poursuit-il, à la langue, aux principes, aux coutumes et jusqu'aux chansons de la vieille France ». Dans un deuxième article, il affirme que ce roman « porte un incontestable et heureux témoignage en faveur de l'esprit français ». Voilà, selon lui, une œuvre honnête, saine, « un récit probe et limpide qui, parce qu'il traduit bien l'âme canadienne peut servir à renforcer les relations entre les deux pays ». J'ajouterai encore qu'il est faux de prétendre que Hémon, ne sachant comment terminer son roman, selon certains, a inventé des voix pour inciter Maria à rester au pays, ainsi que le soutient Pierre Pagé. Les voix sont récurrentes dans l'œuvre de Hémon; elles apparaissent dans tous ses romans, même dans quelques-unes des nouvelles de *La belle que voilà...* Ce sont les voix de la conscience.

CONCLUSION

Il y aurait encore bien des commentaires à ajouter, auxquels il nous faut renoncer pour respecter les consignes. Je n'ai pas abordé la saga judiciaire qui a marqué la publication de *Maria Chapdelaine* chez Grasset en 1921, ni le procès que l'illustrateur de l'édition montréalaise, l'artiste Suzor-Côté, a intenté à l'éditeur LeFebvre pour obtenir un cachet plus important pour son travail. Les lecteurs pourront se reporter à la longue introduction du tome III des *Œuvres complètes* pour en connaître les tenants et les aboutissants. Un fait demeure : Louis Hémon est resté un être discret, aussi discret que son héroïne Maria. Il n'en demeure pas moins un écrivain de grand talent, un observateur émérite, qui n'a toutefois pas eu la chance de se révéler de son vivant. Mais, après sa mort tragique, il a su, petit à petit, conquérir l'admira-

tion de millions de lecteurs et lectrices, au point que l'on continue à le lire, parce qu'on en est venu à découvrir qu'il n'était pas l'auteur d'une seule œuvre, objet de quelques imitations et suites, tant au Québec qu'en France. Car Louis Hémon a exercé une influence considérable sur l'imaginaire des auteurs québécois au cours des ans. Après son passage, tout n'a pas été pareil... ■

Aurélien Boivin est professeur titulaire au Département des littératures de l'Université Laval.

Pour en savoir plus :

Philippe Porée-Kurrer. *La promesse du Lac*. Chicoutimi, Les éditions JCL, 2013, 526 p. (Collection « Second souffle »); *Maria*. Chicoutimi. Les éditions JCL, 2013, 380 p. (Collection « Second souffle »); *Maria Chapdelaine*. Chicoutimi. Les éditions JCL, 2013, 217 p. (Collection « Second souffle »). Aurélien Boivin signe la préface de chacun de ces romans.

Louis Hémon. *Œuvres complètes*. Édition préparée, présentée et annotée par Aurélien Boivin. Montréal, Guérin littérature, 3 tomes, 1991-1995. Les références à cette édition apparaissent entre parenthèses dans le texte, avec le numéro du tome.

Jacques Marsillac, « Louis Hémon, le père de *Maria Chapdelaine*, est mort (de pauvreté) sous un train et reste à découvrir après avoir conquis la gloire », *Samedi soir* (Paris), 18 novembre 1950.

Ernest Bilodeau, « Sur un livre canadien écrit par un Français », *Le Nationaliste*, 7 janvier 1917, p. 4.

Ubaldo Paquin, « En marge d'un livre célèbre », *Le Nationaliste*, 17 mai 1922, p. 2 [reproduit dans *L'Action catholique*, 10 mai 1922, p. 3].

François Veullot, « Lettre de Paris, À propos d'un succès littéraire », *L'Action catholique*, 9 et 10 août 1922, p. 3.

Pierre Pagé, « *Maria Chapdelaine* : un problème franco-québécois d'histoire littéraire », *Revue d'histoire littéraire de France*, septembre-octobre 1969, p. 747-762.

La revue d'histoire

Cap-aux-Diamants est maintenant sur



Suivez-nous sur **facebook** 

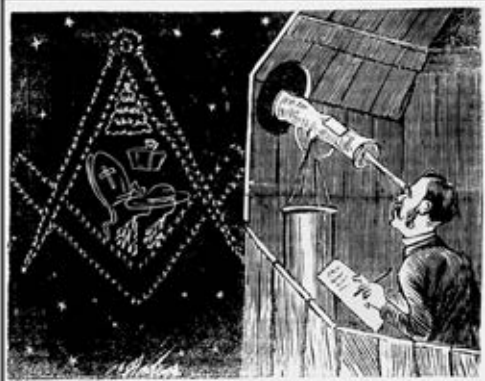
LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC

CAP-AUX-DIAMANTS

Baudouin Burger

L'Église et la Franc-Maçonnerie au Québec

Deux ou trois histoires à la fin du XIX^e siècle sur la lutte des ultracatholiques contre les hommes abominables



À QUÉBEC.

M. Tardivel, dans son observatoire, voit toutes les étoiles dans la constellation du compas et de l'équerre.

Louise Coustreau
éditrice